

## Quelques remarques sur la poésie de Jacques Brault

André Belleau

Volume 12, Number 2, March–April 1970

Dictionnaire politique et culturel du québec (2)

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29706ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this document

Belleau, A. (1970). Quelques remarques sur la poésie de Jacques Brault. *Liberté*, 12(2), 86–94.

## *Quelques remarques sur la poésie de Jacques Brault*

Dans sa présentation d'Alain Grandbois, Jacques Brault parle de ces lecteurs qui ont la « grâce de pouvoir lire sans besoin de justification — exactement comme on devrait aimer »<sup>(1)</sup>. Or comme on constate une remarquable unité et continuité entre Brault critique et Brault poète, sans me compter évidemment parmi les lecteurs qui ont la « grâce », je propose ces simples remarques sans me sentir cependant obligé de justifier quoi que ce soit.

« La poésie pourtant est de ce monde, elle marche dans la rue, elle parle à la bouche des hommes et luit dans le regard des choses ». Il s'agissait ici de Miron, dans le beau texte que Jacques Brault lui a consacré et qui s'intitule « Miron le magnifique ».<sup>(2)</sup> Mais l'auteur parlait aussi pour lui-même.

En effet dans « Mémoire » se détache un vers qui est la reprise quasi-complète, sur un autre mode, de la même pensée :

« Des pas des mots des lèvres encore des mots »<sup>(3)</sup>

Ce vers suffit déjà à faire franchir au moins le seuil du monde poétique de Jacques Brault.

Des pas sans fin dans la rue, voilà ce qui s'impose avec l'évidence meurtrière des choses qu'on ne remarque pas parce qu'elles ont le secret d'avoir été trop évidentes. Brault est le marcheur des rues, le porteur d'une parole aux quatre coins d'une ville :

« Après avoir tant traîné la semelle  
dans des rues qui n'en finissaient plus ». <sup>(4)</sup>

Il y a peu de poèmes de Brault où ne figurent pas les termes rue, trottoir, ville, asphalte, etc. ; je n'ai pas fait de décompte statistique mais j'oserais affirmer que le terme « rue » est sans doute le plus fréquent de « Mémoire ». Cette récurrence est plus significative qu'il n'y paraît au premier abord. Evidemment, on peut avoir recours ici à la biographie, souligner que l'auteur est né, a vécu à Montréal, qu'il a dû très tôt affronter sa ville ; mais ceci ne suffit pas. La ville, et mieux la rue, circonscrivent chez Brault un *espace*. On trouvera peu de poèmes chez lui où s'exprime une vision globalement cosmique (« Entre Mars et Vénus » <sup>(5)</sup> et « Monde, monde » <sup>(6)</sup>) apparaissent comme des exceptions, notables il est vrai). Ce qui se passe d'essentiel, de grave dans cette poésie : la précarité et l'usure de l'amour, la fuite du temps, l'imminence de la mort (serait-ce elle, cette « lumière froide au bout de la rue » Saint-Denis ? <sup>(7)</sup>), la reprise de possession du passé et du pays (« O père ô mémoire ô les amours... ô mon pays ouvert sur notre mort » <sup>(8)</sup>), se passe précisément à hauteur d'hommes, à ras des mots des hommes, dans cette ville, dans ces rues que Jacques Brault ne cesse de fouler tel un courrier d'espérance et de désespérance.

Voici donc l'espace premier. Qu'il puisse s'élargir, qu'il le fasse fréquemment, cela ne fait pas de doute. Brault ne nomme pas que la rue Sainte-Catherine, mais le Labrador, et le « flanc de l'Amérique » <sup>(9)</sup>, et nous-mêmes les « Pingouins du nord », parfois aventurés cependant « entre les quenouilles austères « où » moussent les rumeurs du royaume et sa lumière » <sup>(10)</sup>.

Bien plus, la rue a valeur constante de signe. Elle est chargée de négativité lorsque le poète ne se sent pas accordé à

lui-même, son amour, son pays : il évoque alors « la tristesse des trottoirs »<sup>(11)</sup> ; la douloureuse recouvrance du passé humilié, de l'enfance difficile l'amène à parler de « la ville sale et triste, »<sup>(12)</sup>

... « Cette ville où sans cesse je suis revenu  
traîner ma carcasse

... Cette ville de laideur et vêtue encore des  
ronrons de mon enfance ».<sup>(13)</sup>

Mais que l'amitié se souviennne, même par-delà la mort, et Brault dira

« la ville musicienne de notre amitié ».<sup>(14)</sup>

Que brille le moindre espoir d'un avenir meilleur,

« Les amours contraires font la farandole sur les pavés  
les balcons roucoulent ».<sup>(15)</sup>

Que l'auteur, comme il le dit, se trouve « acquitté de mémoire », et

« Voici que la ville s'allume autour de toi et je connais  
que le nom des choses ne trahit plus »...<sup>(16)</sup>

On a fait de Brault un poète du pays. Ceci n'est que partiellement exact et, de toute façon, ce pays a surtout le visage d'une ville.

Revenons au vers qui servit de point de départ à ces remarques très brèves :

« Des pas des mots des lèvres encore des mots ».

De quels mots s'agit-il ? Dans son « Grandbois, Jacques Brault, qui s'est toujours préoccupé du problème de l'écart réel ou non entre prose et poésie, affirme que « la poésie ne saurait exister... sans la prose qui dès les origines subvenait aux besoins sémantiques de la parole humaine ».<sup>(17)</sup>

Une fois de plus, on trouve un texte correspondant dans les poèmes :

« Aujourd'hui dans la pauvreté de la prose je persiste  
pourtant à faire ma louange... »<sup>(18)</sup>

Cette prose que mentionne Brault, c'est bien sûr la poésie, sa poésie, mais une poésie de la parole : non pas la parole au sens large, vague, cliché de la critique peu rigoureuse, mais « la parole parlée » comme il le dit dans son « Grandbois »,<sup>(19)</sup> celle que vous parlez, celle que je parle. Est-il besoin de rappeler que la langue, pour reprendre la formule de Von Wartburg,<sup>(20)</sup> « est un fait social, la parole un fait individuel ? » La parole, ajoute Von Wartburg, « peut se définir comme l'usage momentané et spécial que l'individu fait de la langue... Elle est un acte de volonté individuelle ». <sup>(21)</sup> Et lorsque je parle, je choisis dans le stock de mots et de formes que contient la langue des mots et des formes avec lesquels je fais des *énoncés*. La poésie de Brault est délibérément et humblement faite *d'énoncés*, de syntagmes si l'on préfère, avec des sujets, des verbes, des compléments :

« Je me souviens de toi Gilles mon frère oublié dans  
la terre de Sicile je me souviens d'un matin d'été à  
Montréal je suivais ton cercueil vide j'avais dix  
ans ». <sup>(22)</sup>

Cette poésie moderne de la parole au sens strict est plutôt neuve au Québec. Elle ne vise pas à la fulgurance, à de brusques ruptures, aux effets de surprise. Brault n'essaie pas d'innover sur le plan formel. Il s'agit d'une poésie s'avouant dans une grande tradition dont Apollinaire, par exemple, ne fut pas l'un des moindres représentants :

« Mais riez riez de moi  
Homme de partout surtout gens d'ici  
Car il y a tant de choses que je n'ose vous dire  
Tant de choses que vous ne me laisseriez pas dire  
Ayez pitié de moi ». <sup>(23)</sup>

Sur la nature de cette entreprise, de cette poésie qu'il appelle prose, Jacques Brault est formel ; il y revient constamment dans ses poèmes :

« Aujourd'hui comme demain avec les mots du bord  
et qui s'en vont à la diable  
Je t'écris et je te parle comme de nulle part...

Comme au premier jour comme au premier mot dans  
la rue ».<sup>(24)</sup>

... « Ce sont les mots toujours les mêmes mots du petit  
matin mouillé d'ennui ».<sup>(25)</sup>

« Je vous écris mes ailleurs d'ici sans détour

Je ne cherche plus les mots de midi à quatorze heu-  
res ».<sup>(26)</sup>

« Non je n'aurai jamais fini de pousser mes mots  
devant moi jusqu'à vous ».<sup>(27)</sup>

« Je vous parle avec des mots démaquillés de  
magie ».<sup>(28)</sup>

Il en résulte que la poésie de Brault n'est pas *évocative* (qu'on me passe le jeu de mot) mais *vocative* : elle s'adresse toujours à quelqu'un ou à quelque chose de façon directe. Dans tous les poèmes, sauf un ou deux, Jacques Brault dit « vous », « toi », et cela avec insistance, c'est-à-dire avec reprise :

Souvenez-vous mes amis souvenez-vous...

Ah mes amis mes amis souvenez-vous.<sup>(29)</sup>

A ce propos, ce sont presque tous les poèmes qu'il faudrait citer. La neige elle-même est nommée au vocatif :

« Neige de mon pays si douce et si dure...

C'est toi qui m'endors et m'abuses ».<sup>(30)</sup>

Ce trait caractérise inmanquablement une poésie de la parole. S'y ajoute l'usage significatif des liaisons syntactiques :

« *Donc* je viens à vous... »<sup>(31)</sup>

« *Ainsi donc* encore une fois j'écoute... »<sup>(32)</sup>

Or il se produit par ailleurs un curieux phénomène car cette parole, adressée à l'autre, se trouve en même temps comme ramenée vers elle-même par ce que j'appellerais les pouvoirs de la chanson et les pouvoirs de l'allusion.

Brault lui-même emploie le mot chanson :

« Jamais non jamais nulle part je n'entendrai la fin  
de ma chanson ».<sup>(33)</sup>

Même s'il peut en venir à accepter une véritable déchéance sémantique puisqu'il n'hésite pas à parler de « chansonnete »<sup>(34)</sup> ou de « ritournelle »<sup>(35)</sup>, il reste que pour un médiéviste tel que lui, la notion même de chanson suppose sans doute des moyens d'expression singulièrement plus importants et davantage porteurs de sens que ceux que nous attendons de la chanson actuelle.

Quoi qu'il en soit, il y a chez Brault une reprise constante des mots, qu'il faut distinguer de l'anaphore, elle aussi fréquente ; il y a des refrains et des bribes de refrain, quelque chose souvent qui remonte très loin dans le temps historique ou vers notre propre enfance.

Ici encore, il faudrait citer presque tous les poèmes, du « Ah qu'il vienne le temps » de « A une Désespérance »<sup>(36)</sup> aux cloches sonnantes rue Saint-Denis.<sup>(37)</sup> Parfois le vers lui-même appelle immédiatement un accompagnement musical :

« Qu'elle est lente la marche à l'oubli et longue la foulée de la fuite ». <sup>(38)</sup>

Parfois, c'est un refrain immémorial qui est donné :

« Voilà tout est dit et rien ne commence  
Reine-marguerite et feuille d'églantine ». <sup>(39)</sup>  
« Sur nous trois fois passera notre amour y restera ». <sup>(40)</sup>

Ces reprises et ces refrains ont pour effet de préserver la parole d'un de ses risques les plus constants : la discontinuité et les intervalles de silence. Elles sont comme un bercement qui lui assure rythme et plénitude. Ce faisant, elles la récupèrent partiellement vers la poésie considérée comme l'exercice d'un langage pour lui-même et en lui-même. Et un art très sûr fait en sorte que rien ici ne paraisse savant, que rien ne témoigne de l'intervention érudite. Au contraire, tout jaillit de la coulée la plus simple et la plus naturelle qui soit.

Il en va de même pour ce que j'appelle le pouvoir de l'allusion. Les allusions jouent un rôle qu'on ne saurait sous-estimer dans les poèmes et les plus fréquentes, d'ordre linguistique ou historique, ont trait au moyen âge. Qu'il s'agisse du

Villon de la Ballade du concours de Blois<sup>(41)</sup>, des rappels historiques sous forme de rondes anciennes (... « D'Orléans à Beaugency » ...<sup>(42)</sup>), des tournures volontairement archaïques (« la trentième de mon âge »<sup>(43)</sup>), de formes passées (« l'espace nouvel »<sup>(44)</sup>), ces allusions, dans un recueil qui a pour titre « Mémoire », ont pour vertu première sans doute de nous remettre notre héritage et encore une fois, elles le font avec un merveilleux à-propos, dans un « fondu » où rien ne vient contraster vraiment avec la langue et le contexte modernes. Ici aussi cependant, la parole se trouve à moduler d'une manière qui finit par la faire s'échapper de ce que Brault nomme la prose. Il est significatif que lorsque Brault, dans un moment de lassitude, déclare :

« Ici je prends congé des vocables en pollen autour de ma tête je me suis trompé croyant la poésie capable de la plus morne prose » ...<sup>(45)</sup>

il le fait précisément dans un poème où le refrain subsiste : « n'approche pas », repris trois fois. Cette reprise en elle-même et à elle seule luit comme un espoir.

Les pouvoirs conjugués de la chanson et de l'allusion confèrent à la poésie de Brault un caractère ambivalent. Ces quelques remarques ne visent nullement à rendre compte de l'ensemble des textes ni surtout à dégager leur complexité thématique. On peut cependant affirmer qu'il apparaît trop simple de faire principalement de Brault un poète du recours au pays. Lorsqu'il affirme, au sujet de Miron, que « son destin personnel en dernière analyse ne s'explique pas par un destin collectif »<sup>(46)</sup>, encore une fois il parle également pour lui-même.

Le thème et la réalité du pays, extrêmement présents chez Brault, n'occupent cependant jamais le champ total d'un poème ou à fortiori de l'oeuvre. Je le décrirais plutôt comme un contre-thème ou à la rigueur, comme un thème contrastant. C'est ainsi que le pays de neige « cristalline et crispée » peut appeler l'épaisseur charnelle de la « paume de l'eau »,<sup>(47)</sup> que la femme « amphore » et douce évoque, par contraste, « le lieu dur de nos accordailles » et « la roche



aveugle ».<sup>(48)</sup> Il peut y avoir fusion complète et nous avons alors la structure polyphonique d'un poème tel « Connaissance ».<sup>(49)</sup> Le pays à naître de « Pour fêter l'aujourd'hui »,<sup>(50)</sup> le pays à la fois refusé et célébré de la « Suite fraternelle »<sup>(51)</sup> n'abolit pas le mal antérieur de vivre. Il ne tient pas lieu de vie intérieure.

Nous ne pouvons que souhaiter que Jacques Brault poursuive son entreprise et qu'il ne perde pas confiance au pouvoir qu'a sa parole d'ébranler en nous quelque chose qui nous rende à la fois davantage enraciné et plus humain.

ANDRÉ BELLEAU

---

(1) « Alain Grandbois », collection « Poètes d'aujourd'hui », Seghers 1968, p. 27.

(2) Conférence J.A. de Sève, no 6, Université de Montréal, 1966, p. 29.

(3) « Mémoire », Grasset 1968, p. 43. Toutes les citations renvoient à « Mémoire », sauf indications contraires.

(4) P. 11.

(5) P. 38.

(6) P. 100.

(7) P. 31.

(8) P. 78.

(9) P. 57.

(10) P. 35.

(11) P. 34.

(12) P. 65.

(13) P. 71.

(14) P. 13.

(15) P. 42.

(16) P. 78.

(17) P. 83.

(18) P. 94.

(19) P. 85.

(20) Dans « Problèmes et méthodes de la linguistique », P.U.F. 1963, p. 6.

(21) P. 7.

(22) P. 49.

(23) La Jolie Rousse (Calligrammes)

(24) P. 40.

(25) P. 42.

(26) P. 92.

(27) P. 100.

- (28) P. 101.
- (29) Visitation, pp. 11-12.
- (30) P. 22.
- (31) P. 64. C'est moi qui souligne.
- (32) P. 66. C'est moi qui souligne.
- (33) P. 41.
- (34) P. 76.
- (35) P. 89.
- (36) P. 22.
- (37) P. 31.
- (38) P. 35.
- (39) P. 43.
- (40) P. 80.
- (41) P. 11.
- (42) P. 14.
- (43) P. 31.
- (44) P. 66.
- (45) P. 87
- (46) Dans « Miron le Magnifique », p. 27.
- (47) P. 22.
- (48) P. 29.
- (49) P. 33.
- (50) P. 37
- (51) Voir notamment pages 51, 52, 53 et 55.